

XYZ. La revue de la nouvelle

Beach Hotel

Gaëtan Brulotte



Number 63, Fall 2000

Apparences

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4154ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brulotte, G. (2000). *Beach Hotel*. XYZ. La revue de la nouvelle, (63), 21–28.

Beach Hotel

Gaëtan Brulotte

BEACH HOTEL
1, quai Louis I^{er}, Sousville-sur-Mer
Facture Chambre n° 305
Nom du client : Chamberland
Date Arrivée : 14 mars
Date Départ : 16 mars
Nombre de personnes : 1

Iltrum avait besoin de s'évader un peu de sa routine et de la ville où tout lui pesait. Ses problèmes familiaux avaient atteint leur paroxysme et ce week-end allait être décisif pour lui.

Il avait pris le train avec une valise pleine de bouquins pour aller se détendre dans une petite station balnéaire. En cette période hors saison, il était assuré d'y jouir de la plus grande tranquillité.

Dès son arrivée, il ouvrit la fenêtre de sa chambre qui donnait sur la mer. Il fut tout de suite frappé de voir sur la plage déserte ce qui lui paraissait être, à première vue, un pêcheur solitaire, mais qui était plutôt une énigme. En effet, l'homme tenait avec vigueur une énorme chaîne, aussi forte qu'une aussière, qui allait se perdre dans les vagues. À intervalles réguliers, il la tirait vers lui et en enroulait les maillons autour d'une bitte. Iltrum pensa qu'il devait haler un gigantesque filet gorgé de poissons pour se donner autant de mal.

En fin d'après-midi, il alla prendre l'apéritif dans le bar d'à côté. Là, il observa un homme en costume-cravate, dans la quarantaine avancée, en tête-à-tête avec une jeune femme, à peine dans la trentaine, en tailleur et chapeau de paille noir à larges bords. Ils étaient visiblement en train de faire connaissance. L'homme paraissait aux petits soins pour sa compagne, lui achetant des fleurs à une fleuriste ambulante, lui présentant sa chaise à son retour des toilettes, commandant d'autres consommations

en son absence. Selon toute apparence, il avait rencontré une femme qui lui plaisait et elle, de son côté, semblait vraiment apprécier sa compagnie. Une voluptueuse soirée d'amour s'annonçait. Iltrum les envoyait de s'être trouvés et de se sentir si bien, lui qui était venu là pour décider s'il allait se séparer de sa femme ou non. Il voyait ce week-end de détente comme un moment de réflexion.

Bientôt rongé par la faim, Iltrum abandonna ce couple attachant pour aller dîner. Le barman lui avait recommandé un restaurant de fruits de mer du voisinage. Iltrum acheta le journal au passage et, parvenu au restaurant, s'installa à une table qu'on lui avait indiquée. Pour simplifier les choses, il commanda des moules marinières et une bière. Il feuilleta le quotidien en attendant son repas et eut vite fait d'en épuiser l'intérêt. Dans le restaurant, il y avait peu de monde. Un autre couple touchant l'intrigua. Cette fois, il s'agissait d'un père aux tempes grisonnantes avec sa fillette d'une dizaine d'années aux seins déjà apparents. Ils s'étaient isolés au fond de la salle, près des toilettes. Elle, coupe au carré, l'air sage en habit de couventine ; lui, belle apparence, élancé, portant un uniforme blanc strié de galons sur l'épaule, sa casquette de capitaine de navire étant posée sur la banquette. De toute évidence, ce père surprotégeait son enfant, lui remplaçant son manteau sur l'épaule, lui caressant les cheveux, remontant une mèche qui lui tombait sur le front, lui faisant goûter son potage à même sa cuillère, lui prenant souvent la main au cours du repas. Il lui parlait tout bas, tout délicatement, tout près.

Un peu plus tard, en sortant des toilettes, Iltrum entendit la fillette dire : « Écoute, papa, je t'en prie, fais-moi confiance, je ne suis plus une gamine. » Elle jouait à la grande, c'était touchant. Son père lui embrassa aussitôt la main comme une femme qu'on courtise en lui caressant la cuisse. Iltrum en conclut qu'il était lui-même un père trop réservé avec sa fille, qui lui posait tant de problèmes, et c'était sans doute pourquoi ils avaient des relations si difficiles. Allait-il pouvoir imiter ce nouveau modèle de simplicité, se demanda-t-il, et devenir plus moderne dans son rapport parental, moins crispé, plus ouvert, peut-être plus langou-

reux, voire plus caressant ? Est-ce que sa propre fille apprécierait un tel changement chez lui ? Qu'avait-il à perdre en essayant ?

Il régla l'addition et rentra au *Beach Hotel* pour terminer la soirée en bouquinant au son des vagues.

DATE	DESCRIPTION	DÉBITS
14 mars	Chambre	80
14 mars	Taxe de séjour	3
14 mars	Petit-déjeuner	10

Au cours de son premier petit-déjeuner à l'hôtel, il revit le couple d'amoureux de la veille qui l'avait tant ému. Il ne s'était pas trompé : ces deux-là émergeaient d'une nuit de félicité. Ils se tenaient par la main et ne se quittaient pas des yeux. Le monde lui semblait en ordre.

Après le petit-déjeuner, Iltrum se rendit sur le quai près de la plage. Il voulait finir le livre commencé la veille. Il venait à peine de s'installer sur un banc public qu'un jeune homme d'affaires, portant d'élégantes chaussures italiennes bordeaux et de fines chaussettes en soie vert olive, vint s'asseoir non loin de lui. Il ouvrit son portable et se mit à parler d'une manière très animée à un associé, selon toute apparence, tenant un langage implacable et impétueux. Iltrum essayait de se concentrer sur sa lecture, mais des bribes vociférées de cette conversation l'en empêchaient.

« Non il ne faut pas céder ! ... Pas question ! ... Il faut leur rentrer dedans ! ... On va pas se laisser faire ! ... »

L'homme d'affaires était furieux. Pendant plusieurs minutes, il ne décoléra pas. Puis, brusquement, il raccrocha. Aussitôt, il composa un autre numéro. De toute évidence, il appelait sa chérie. Les mots doux et la voix langoureuse contrastaient fortement avec ce qu'Iltrum venait d'entendre. Puis il parla à un enfant, le sien, à en juger par les propos qu'il tenait et le ton qu'il adopta. « T'as un bobo, mon chou ? Dis à papa ce qui est arrivé... »

Iltrum se demanda comment on pouvait passer d'un état à un autre, aux antipodes, avec autant d'adresse et aussi prestement. Cette scène lui fit comprendre que c'était peut-être aussi

là-dessus qu'il devait travailler s'il voulait sauver son mariage. Avec les années, il avait pris l'habitude de traîner ses tracas de bureau à la maison et il n'arrivait pas à laisser derrière lui ses frustrations du travail, de sorte qu'il reportait tout cela sur sa femme et sa fille, lesquelles pourtant n'y étaient pour rien.

Avant d'aller déjeuner, il revit sur la plage le travailleur solitaire de la mer qui était toujours en train de tirer sur sa massive chaîne pour en récupérer quelques maillons qu'il enroulait sur la bitte. Iltrum pensa qu'il était peut-être en train d'extirper une épave des profondeurs marines. Il chassa cette idée qui lui parut trop invraisemblable : ce type devait simplement tenter de récupérer un petit chalutier qui vacillait paisiblement entre deux vagues dans la baie. Il y avait plusieurs embarcations, mais celle-ci semblait être dans la ligne de la chaîne. La patience de cet homme lui paraissait exemplaire, car les choses avançaient vraiment lentement. Ses gestes, pourtant monotones, ne montraient aucun signe de découragement et, selon toute apparence, il consacrait ses journées à cette activité.

Après le déjeuner, qu'il avait pris un peu plus loin pour changer, Iltrum fit une promenade pour s'aérer l'esprit et faire le point. Le hasard venait en quelques heures de lui offrir des exemples de bonheur simple. De chacun, il tirait déjà une leçon : petits soins pour sa femme, câlins avec sa fille, séparation du travail et de la famille, patience et persévérance. Il suffisait de peu de chose en réalité pour que sa vie change. Ce bonheur était à sa portée. Pourquoi ne pas essayer ? Tout reposait au fond sur la simplification et il était parvenu à un point où il lui fallait simplifier.

En revenant vers l'hôtel, il remarqua une jeune femme assise sur un banc en face de la plage et qui lui souriait. Cheveux bruns courts, cardigan noir rayé blanc aux manches retroussées, chemisier décolleté, jeans et mocassins. Il lui sourit à son tour et s'apprêtait à lui adresser la parole quand il s'aperçut que ce sourire ne s'adressait pas à lui. En réalité, elle souriait toute seule, sans arrêt, en regardant dans le vide d'un œil vif et mobile, comme perdue dans ses pensées. Par moments, elle fermait les yeux, et son vi-

sage s'épanouissait, pendant que, jambes croisées, elle balançait nerveusement un pied dans le vent. La femme souriait tout le temps. On eût pu la croire simple d'esprit, tant on n'a pas l'habitude de voir des gens aussi heureux. Elle sortait sans doute d'un lit où elle avait été follement aimée, pensa Iltrum à qui l'amour paraissait alors être au cœur du bonheur. Il imagina même ce à quoi elle pouvait penser. Il s'en serait vraiment voulu d'avoir mal interprété son sourire et de l'avoir dérangée dans sa sérénité intérieure.

Plus tard, il se cacha sous un chapeau de paille et derrière des lunettes de soleil pour se rendre au même bar que la veille dans l'espoir de revoir le couple d'amoureux qui l'avait inspiré. Il n'y avait personne d'intéressant. Iltrum avait l'impression d'être dans cette station balnéaire comme dans un club de célibataires dont les membres diminuent à vue d'œil, chacun trouvant vite sa chancune. Il commanda son apéritif, whisky irlandais sec. Un skinhead à l'air hostile l'aborda. Trois aiguilles métalliques de longueur différente, alignées à la verticale, lui sortaient du crâne. Il portait un anneau dans le nez et des bottes de cow-boy. Un collier de boulons et de joints de plomberie pendait sur son habit de camouflage couvert de *pins*. Une multitude de bijoux toc brillaient à ses doigts. L'accompagnait un jeune boa dans une cage transparente en plastique. Il se présenta brusquement sous le nom antinomique d'Angelo. Sans autres manières, il jeta aussitôt une liasse de billets sur la table en demandant de la cocaïne. Iltrum songea à sa fille de dix-huit ans qui passait des soirées dans les bars et qui devait sans nul doute se heurter à la même faune. Il tressaillit.

Lui, petit fonctionnaire rangé, marié et bon père de famille, homme ordinaire et sans histoire, on le prenait maintenant pour un dealer. Il risquait de se retrouver au beau milieu d'une affaire dangereuse. Il quitta le bar sans avoir bu son verre et se dirigea vers son hôtel d'un pas précipité. Il était venu de loin pour se détendre, réfléchir à sa vie et prendre une décision importante qui engageait son avenir. Ce n'était certes pas pour rencontrer les mêmes tarés ni les mêmes complications qu'en ville.

À la réception de l'hôtel, encore sous le choc, Iltrum demanda s'il pouvait se faire livrer quelque chose à manger dans sa chambre. On lui répondit que non, la cuisine n'étant ouverte que le matin. On lui indiqua un traiteur en face où il pouvait acheter des mets froids à emporter. Pour se libérer un peu, il raconta au réceptionniste sa rencontre dans le bar voisin. Celui-ci lui apprit que ce skinhead était connu des marchands du coin : c'était, en réalité, un agent double qui travaillait pour la police. Son équipe avait bien réussi à coincer les trafiquants, car on n'en voyait plus dans les environs.

Iltrum se rendit chez le traiteur chercher quelques provisions avant de se réfugier dans sa chambre, où il bouquina au lit tout en mangeant. Plus tard dans la soirée, il appela sa femme et lui fit part de ses réflexions. Il était entouré d'apparents cas de réussite depuis qu'il était arrivé au *Beach Hotel* et il ne voyait pas pourquoi leur crise de couple ne pourrait pas se retourner à leur avantage. Il suggéra qu'ils essaient de modifier certains aspects de leur vie quotidienne, quitte à se faire aider par un thérapeute. Elle était d'accord. Il la rappela cinq minutes plus tard pour lui dire simplement qu'il l'aimait profondément. C'était un premier signe de changement.

Il allait s'endormir quand il entendit des voix provenant de la chambre voisine, puis des soupirs, bientôt suivis de cris de plaisir et enfin de rires. Peu après, la porte claqua. Iltrum se leva et vit par le judas le capitaine de bateau de la veille qui venait de sortir dans le couloir.

DATE	DESCRIPTION	DÉBITS
15 mars	Chambre	80
15 mars	Taxe de séjour	3
15 mars	Téléphone chambre	45
15 mars	Téléphone chambre	2
15 mars	Petit-déjeuner	10

Le lendemain matin, au moment où il fermait sa porte pour aller prendre son petit-déjeuner, la fille du capitaine surgit dans

le couloir : elle quittait sa chambre, la chambre aux soupirs. Troublé par cette apparition, Iltrum resta un instant sur place comme médusé. La fillette disparut dans l'escalier. Était-il possible, s'indigna-t-il intérieurement, que... ? Il enterra bientôt cette pensée — cela ne le regardait pas tout compte fait — et descendit au rez-de-chaussée.

Il put prendre la même table que le jour précédent, tant il y avait peu de monde. La fille du capitaine ne s'y trouvait pas, elle avait dû quitter l'hôtel. En revanche, la jeune femme amoureuse de la veille au matin, elle, était là à nouveau, mais seule cette fois. Elle avait troqué le tailleur noir pour un costume sport en lin écru et avait remonté ses cheveux dans un clip. Selon toute apparence, elle attendait son partenaire, car elle n'avait pas touché à son assiette. Elle semblait perdue dans ses songes. Encore une personne livrée au bonheur des images, pensa Iltrum.

Peu après, son partenaire arriva enfin, mais il était accompagné d'une autre femme qu'il tenait par la taille. L'amoureuse qui l'attendait les regarda, l'homme croisa son regard, mais il fit semblant de ne pas la connaître. Ils ne se saluèrent même pas. De toute évidence, l'homme avait retrouvé son épouse. Les deux amants avaient-ils conclu un pacte de discrétion à partir de ce jour ? Iltrum n'eût pu le dire. La jeune femme abandonna son assiette et s'en alla sans se retourner.

Après son petit-déjeuner, avant de quitter le *Beach Hotel*, Iltrum voulut marcher une dernière fois le long de la plage. Il y vit à nouveau la femme qui souriait tout le temps, au même endroit que la veille, mais elle était debout cette fois et pointait d'une manière emphatique autour d'elle les objets dont elle parlait : une poubelle, un banc, un lampadaire. Elle dressait l'index bien en vue au bout d'un bras droit bien raide vers l'objet désigné et dont pourtant elle était très près. Ces gestes théâtraux incommodèrent deux vieux promeneurs qui se sentirent agressés par ce bras menaçant. La femme parlait ainsi toute seule, enfermée dans son monde imaginaire. Bel et bien folle. Iltrum fut attristé par ce spectacle.

Il continua son chemin à la recherche du travailleur de la mer qui, fidèle au poste, était toujours en train de tirer sur sa chaîne,

mais cette fois, au bout, il y avait un monstre vert impressionnant : c'était une tortue géante. La chaîne était accrochée à un clou planté dans sa carapace. L'image du skinhead avec ses pointes sur la tête traversa l'esprit d'Iltrum. L'événement lui parut si singulier qu'il alla demander au solitaire ce qu'il faisait. Ce dernier lui expliqua tout, très simplement.

Cette tortue était, en réalité, comme son cheval marin. Une fois la tortue tirée sur le rivage, il accrochait l'autre bout de la chaîne à son chalutier qui était sur le sable. Par réflexe, la tortue allait toujours vers la mer et entraînait le bateau avec elle. Elle agitait ses pattes, déplaçait le sable et frayait un chemin à l'embarcation. Inversement, à marée basse, la tortue, halée vers le rivage, parce qu'elle résistait et se débattait, traçait un petit canal que son chalutier empruntait dans son sillage, ce qui le ramenait à bon port sans efforts. Astucieux certes, mais la poésie qu'Iltrum avait attribuée à ce pêcheur en prenait un coup.

Iltrum retourna à l'hôtel régler l'addition et récupérer ses bagages. Il allait rentrer dans sa famille mais, il ne savait trop pour quoi, il n'était plus sûr de rien.